

GUSTAVE TÉRY



Jean Jaurès

II

L'ŒUVRE

Paraît le 13

VIII. JANVIER 13 FÉVRIER 05

Ce N° : 50 c.

Abonnements :

5 fr. par an
(payables à volonté)

Etranger : 7 fr.

Administration :

14, rue d'Uzès
Paris 2^e

8° P 2884

~~80 1275~~





Jean Jaurès

II

LE POÈTE LYRIQUE

C'est un simple.

Il reste encore assez de sots pour lui reprocher, comme une contradiction, de vivre bourgeoisement.

D'abord, Jaurès est de ceux qui pourraient leur répondre, avec une insolence légitime :

« Non, je ne suis pas un bourgeois, je suis un aristocrate. »

Et cela n'aurait rien de contraire aux exigences de l'esprit démocratique, quoi qu'en pensent ou que feignent d'en penser les feuilles bien pensantes.

Il est d'ailleurs regrettable que nombre de camarades socialistes donnent volontiers dans la même méprise. Je me souviens, à ce propos, du cri bizarre et troublant qui nous tomba du poulailler, un soir que Jaurès faisait une conférence au Nouveau-Théâtre. Tandis que le beau monde de la Sociale, les gens de notre Haute se prélassaient,

80 P 2884

comme il convient, dans les parties basses de la salle, et que des citoyennes pompeusement parées (pour la plupart d'origine sémitique) nous offraient au balcon le spectacle gratuit de leurs épaules reluisantes et constellées, tout là-haut, dans une galerie très supérieure, un camarade arien, évidemment mal situé, exhala sa jalousie en ces termes aussi étranges qu'amers : « A bas les fauteuils d'orchestre ! »

Certes, je n'oserais soutenir qu'en l'occurrence cette protestation, d'un tour insolite, ne partait pas d'un sentiment socialiste ; mais il me parut que notre camarade mal assis entendait mal le socialisme. Et ce n'est pas seulement parce que j'étais moi-même installé à l'orchestre ; c'est qu'en somme l'idéal socialiste n'exige point du tout, sous couleur d'égalité, que tous les citoyens soient pareillement mal assis ; l'idéal socialiste n'est point de supprimer l'orchestre, mais bien le poulailler...

Il ne réquiert point davantage que les citoyennes cessent d'avoir des épaules plaisantes et d'en régaler au moins nos yeux, mais que toutes les citoyennes soient diversement aimables et friandes. De même, il comporte que tous les citoyens voyageront en première classe et se repaîtront de langoustes à la Lucullus ; dans la Sociale, en effet, tous les citoyens seront de la Haute ; tout le monde sera du beau monde. Et sans doute je m'exprimerais fâcheusement si je disais que la révolution sociale sera faite du jour où les prolétaires seront tous des bourgeois, car ce vocable est déshonoré ; mais, à n'en point douter, la démocratie bien entendue veut que toute l'humanité devienne aristocratique.

Voilà pourquoi Jaurès, en attendant la révolution, aurait parfaitement le droit de vivre une vie cossue, ne fût-ce qu'à titre d'exemple. Mais il n'use que fort modérément de ce droit imprescriptible. Regardez-le : cet homme, qui sait si bien où il va, ne sait pas comment il vit. Il vit n'importe comment, tel qu'en songe. Comme Zeus, il procède dans un nuage, et son œil olympien ne s'attarde pas à discerner la nuance du nuage qui le porte.

Entendez que Jaurès, même quand il était le leader de la *Petite République*, n'a jamais soupçonné en quoi consiste ce qu'on dénomme un « complet ». Il s'habille comme il écrit, sans se relire ; et mon admiration n'est pas assez aveugle pour m'empêcher de reconnaître, avec M. Deschanel, que ses pantalons sont généralement d'un style moins sûr que ses articles.

Pour tout dire — ou du moins ce qu'on en peut dire sans offenser sa modestie — il me paraît que la psychologie du Jaurès intime tient quasiment toute dans les chapeaux de paille qu'il arbore aux congrès socialistes. « Comment faites-vous, demandait-on à un célèbre acteur, pour avoir des chapeaux si comiques ? » Il répondit : « Je les garde. » Ainsi doit faire Jaurès, par inadvertance. Car nous avons tout lieu de croire qu'avant de les mettre, il inflige à ses chapeaux de paille un stage de quatre ou cinq ans dans un placard moisi.

Par exemple, ne voyez rien là qui ressemble à une coquetterie. Et surtout ce serait bien mal le connaître que de lui attribuer la grossière malice d'un démagogue à la Béranger, qui, pour se présenter au peuple, arrache son ruban rouge et se couvre le chef de son chapeau le plus mou. Non, Jaurès est simple avec simplicité.



Un jour qu'il avait accordé à l'un de nos plus estimables camarades le privilège d'éditer en volume une série de ses chroniques, Gérault-Richard lui adressait à ce sujet quelques remontrances amicales, de ce ton affectueusement bourru dont un cadet morigène son grand frère prodigue :

— Pourquoi faites-vous de tels cadeaux à des gens qui ne vous en savent aucun gré ? Ignorez-vous que ce livre vous eût rapporté deux ou trois mille francs chez un éditeur ?

Et Gérault détaillait avec compétence tout ce que pareille somme représente d'agrément ou de confort.

— Avec cet argent, disait-il, vous auriez pu vous payer un beau voyage, aux vacances... Vous auriez pu vous offrir une bibliothèque... Vous auriez pu, à tout le moins, renouveler votre garde-robe. Voyez un peu comme vous êtes habillé !

— Comment ? — fit Jaurès avec un étonnement énorme, d'autant plus énorme que c'était un dimanche, et que ce matin-là, par une habitude atavique, et, somme toute, cléricale, il avait apporté un peu plus de soin que de coutume à sa parure. — Comment ? Vous trouvez que je ne suis pas bien habillé ?

Et il essayait éperdument de s'apercevoir dans la glace, mais sans y réussir. Car — voilà, peut-être, le secret de son dédain pour les vains ajustements — Jaurès *ne peut se voir lui-même* ; et il ne peut se voir, pour une simple raison d'ordre *anatomique*.

Considérez, en effet, la coupe de son visage ; remontez-en la pente, de la barbe au sommet du

front ; la face est disposée obliquement, sur le plan le plus favorable à l'émission de la voix ; simplifiez-en les lignes, et vous observerez que la tête en cuivre rouge de cet orateur aux poumons d'airain est construite et orientée comme un pavillon de trompette qui sonne. Ou, si vous me demandez une comparaison plus noble, vous ne comprendrez jamais mieux qu'en regardant Jaurès ce que signifie précisément l'*os sublime* des Latins. Il y a des gens qui vont dans la vie, l'échine humble, la tête basse, abstraits par leurs bottines ; il en est d'autres qui « portent beau » ; Jaurès, lui, porte glorieux, face au ciel.

Nous découvrons ici ce « caractère dominateur » que recherchent les naturalistes ; la structure de sa boîte crânienne et l'économie de son appareil visuel nous expliquent au moins la moitié de Jaurès, et non seulement tout le « va comme je te pousse » de sa vie, ses « négligés », ses distractions, son inconcevable maladresse, mais encore son idéalisme et son parfait désintéressement. Tout en lui s'adapte et se subordonne à cette fin : *la parole d'en haut*. Il a la tête faite pour parler au loin et regarder en l'air ; et c'est parce qu'il regarde en l'air, tandis qu'il parle au loin, c'est parce qu'il a les yeux disposés pour « lire au-dessus de sa tête » qu'il ne saurait voir, ou qu'il ne voit qu'à peine tout ce qui se passe au-dessous.

— Qu'est-ce que vous cherchez ? me demandait un soir Gérault, me voyant soulever quelques papiers épars sur la table.

— Je cherche mes ciseaux que j'ai prêtés hier à Jaurès et qu'il a oublié de me rendre.

— Ah bin ! fit Gérault avec son rire et son accent gouailleur de Manceau mâtiné de Mont-

martrois, en êtes-vous encore à vous figurer que l'on a quelque chance de revoir jamais ce que l'on prête à Jaurès ? Il a des mains qui volatilisent tout ce qu'elles touchent... Inutile de chercher vos ciseaux ; ils sont fondus...

Et, en effet, Jaurès est d'une maladresse si prodigieuse qu'elle finit par ressembler à de la prestidigitation. Il a l'air de le faire exprès, comme l'homme qui déride le schah. Pour en avoir une idée, il faut le voir faire sa malle. Ça, c'est inoubliable. Jaurès fait sa malle comme on fait les vendanges. A cette différence près que la vendange est méthodique, tandis que Jaurès cueille au hasard tout ce qu'il rencontre à travers sa chambre, et l'empile tel quel dans la boîte. Quand c'est fini, il lui est naturellement impossible de refermer le couvercle. Alors Jaurès n'hésite pas à recourir aux moyens révolutionnaires : il monte dans la malle et en piétine le contenu avec un farouche désespoir. Encore faut-il, lorsqu'il a de la sorte aplati tout ce qui dépasse et dompté le couvercle en s'asseyant dessus, qu'un ami survienne à propos pour boucler les courroies...

En tout ce qui touche la pratique de la vie, ce pauvre grand homme est plus neuf, plus inexpert et plus désarmé que le plus ingénu des petits enfants. Vous représentez-vous sans épouvante ce qu'il adviendrait de lui, si d'aventure un naufrage le jetait quelque jour, comme Robinson, sur la côte d'une île déserte ?

Par quelle hallucination de haine forcenée a-t-on bien pu entreprendre de nous donner le change sur la qualité de ses ambitions et de nous représenter ce rêveur, qui vit dans... le soleil, comme un « jouisseur » vulgaire, uniquement et

bassement épris des « réalités du monde sensible » ?



Un soir, — c'était encore un dimanche, — Jaurès achevait son article dans son bureau de *la Petite République*. C'était le temps où un polémiste hargneux lui reprochait chaque matin de manger trop de homard, en compagnie de son complice Millebrand. A cette accusation terrible, Jaurès répondait dignement que la doctrine socialiste n'a rien de commun avec l'ascétisme. En conséquence, le haut et pur idéal collectiviste du prolétariat conscient et organisé ne lui interdisait d'aucune sorte la consommation du homard.

Et l'autre ricanait :

— Ah ! Ah ! Ils avouent, les ventrus ! Nos Barons de la Sociale n'ont plus rien à se refuser : il leur faut du homard à tous les repas, arrosé de spooms. On n'est pas des ascètes...

Or, ce soir-là, dans l'antichambre du journal désert (le dimanche, les militants s'en vont militer ou faire un tour à la campagne), je vis une chose émouvante. Au milieu de l'antichambre, il y avait une table ; au milieu de la table, il y avait une chaise ; sur la chaise, il y avait un homme, debout. Je reconnus le citoyen garçon de bureau, notre camarade Elie. La tête près du plafond, sous l'ampoule électrique, il maniait délicatement un objet fragile ; et les doigts sous le nez, très absorbé par sa besogne menue, il avait ces petits mouvements gauches et ridicules des hommes qui s'essayent à la couture.

— Qu'est-ce que vous faites donc là-haut ? lui dis-je.

Le camarade Elie, avec un rire doux et cet air tendrement confidentiel qu'il a volontiers le dimanche soir, m'expliqua :

— Je raccommode la cravate de Jaurès !

Riant plus fort, il allongea le bras, et, me montrant la chose, avec un dédain mêlé de compassion il dit encore :

— Non, mais... pigez-moi ça !

Je pigeai. C'était une pauvre petite cravate noire, élimée, luisante, effilochée, un de ces nœuds tout faits, comme on en vend deux pour quarante-cinq centimes au Bon Marché, les jours de solde. Et tandis que je pigeais cette cravate, il me sembla que je pigeais aussi l'homme de cette cravate, l'homme qui était là tout près, derrière la porte, et qui, n'étant pas un ascète, écrivait avec magnificence : « Quoi ! Par quelle aberration impie et criminelle, par quelle absurde et monstrueuse méconnaissance de nos radieux principes, prétendrait-on nous imposer, au nom du socialisme, ce lugubre et mortel idéal de sacrifice et de renoncement ? Non, non, de même que nous revendiquons pour tous les êtres humains le droit à la lumière, de même nous affirmons leur droit absolu à tout ce que la lumière enfante, leur droit égal à tous les biens de la terre et à tous les fruits de la vie... »

Et là-dessus, Jaurès remit son vieux chapeau de paille pour regagner sa demeure. Et comme il allait sortir, le camarade Elie dut le rappeler, d'un geste qui n'était point dénué d'ironie :

— Hé ! Citoyen Jaurès, vous oubliez votre cravate...



Il est candide.

Un autre soir, il s'en allait au congrès d'Ams-

terdam. Il arrive à *l'Humanité*, chantant victoire avant la bataille.

Notre camarade Edgard Milhaud, qui enseigne la sociologie à Genève, l'attendait avec moi dans son cabinet. Bien que Jaurès eût déjà l'air triomphant, Milhaud gardait au front une ride chagrine. Et c'est sans doute que mon collègue, auteur d'un gros in-octavo, solide et plein, sur *la Démocratie socialiste allemande*, ne prévoyait que trop la défaite des « réformistes » ; c'est aussi que le professeur de Genève est d'un tempérament plutôt mélancolique.

Edgard Milhaud est un autre « naïf » (il faut tant de naïveté pour faire un socialiste sincère !) mais d'une naïveté toute différente de celle qui éclate et rayonne en Jaurès. On ne saurait imaginer un contraste plus frappant qu'entre ces deux hommes ; l'un tout « en dehors », expansif, débordant, hilare ; l'autre timide, taciturne, rentré, pudique. Tous deux également convaincus ; mais l'un exprime sa conviction brûlante comme la raison de l'*Internationale* « tonne en son cratère » ; l'autre distille sa pensée en paroles rares, lentes, exactes et froides. Il suffit pourtant de l'écouter deux minutes pour sentir combien ses idées lui tiennent au cœur, et tout ce qu'elles découvrent de bonté secrète. Quel dommage que, dans notre vocabulaire socialiste, le mot de « pur » soit devenu presque infamant ! Je n'en connais point qui dise mieux l'âme austère et suave de ce docteur en philosophie.

— Avez-vous lu le dernier article d'Adler ? demanda Milhaud, dès l'abord.

— Non, dit Jaurès, qui, ce jour-là, par extraordinaire, semblait ne pas attacher une impor-

tance « mondiale » aux jugements que nos camarades austro-hongrois veulent bien porter sur la politique française.

— Alors, il faut le lire, dit Milhaud un peu sévèrement.

Et il lui mit sous les yeux le numéro de la *Zeitung*.

Docile, Jaurès chaussa son binocle, et lut, — ponctuant sa lecture d'exclamations ravies : « Parfait ! Admirable ! Il est tout à fait d'accord avec nous... Quand je vous disais .. » Et Jaurès était si content qu'à chaque phrase son binocle sautait de joie sur la table.

— Il faudra citer cet article, dit Milhaud, hochant la tête.

— Je crois bien ! s'écria Jaurès ; nous en tirerons des arguments décisifs au congrès.

— C'est pour cela que je vous l'apporte ; gardez-le...

Mais Jaurès repoussa le papier, comme un présent dont il n'eût pas été digne.

— Non, non, ne me laissez pas ce journal : je le perdrais... Mais vous venez à Amsterdam, n'est-ce pas ?

— Oui.

— Eh bien ! mettez-le dans votre poche, vous me le rendrez là-bas.

— C'est entendu, répondit Milhaud, sans rire. Et il boutonna sa redingote sur le précieux article. Puis, comme s'il prenait une brusque résolution, il s'approcha de la table et murmura d'une voix sourde, anxieuse :

— Ecoutez, Jaurès...

A le voir si grave, la figure contractée par une émotion soudaine, je me demandai un instant s'il

ne s'apprêtait pas à décharger sa conscience d'un secret trop lourd, et j'esquissai le geste de me retirer, par discrétion. Mais il me retint.

— Non, murmura-t-il, vous n'êtes pas de trop.

Et, pesant ses syllabes, il dit à peu près ceci :

— L'erreur essentielle des révolutionnaires consiste à croire que l'on peut modifier le cours de l'évolution politique par une brusque intervention aux heures de crise ; il faut leur faire comprendre que, pour être efficace, notre action parlementaire doit être constante...

Il disait cela, en allongeant le cou vers Jaurès, inclinant sur lui son profil de chèvre inquiète et méticuleuse. Il disait cela, une main serrée derrière le dos, l'autre ouverte en forme de coupe sous son menton, comme pour recueillir ses paroles, une à une, à mesure qu'elles tombaient de ses lèvres ; et cette main, comme toute sa personne, marquait bien la valeur exceptionnelle qu'il leur attribuait, à ces paroles, et qu'elles avaient en effet dans sa bouche ; car elles n'en sortaient qu'avec un effort pénible, presque douloureux, comme s'il les tirait, les arrachait du plus profond de lui-même. Il disait cela, comme on « avoue » son amour à dix-huit ans, ou comme on confesse un crime ; et c'était bien toute sa conscience qui tenait dans chacun de ces mots. A les entendre, on devinait qu'il avait fait le voyage de Genève à Paris tout exprès pour les dire à Jaurès ; et Jaurès, d'ailleurs, les écoutait pieusement, comme des vérités révélées. Il y avait tant d'autorité, de force et de vertu concentrées dans l'accent de cette voix, qu'il en demeurait saisi, figé, béant d'admiration... Ah ! qu'ils étaient amusants et touchants à regarder, ces deux hommes, en cette minute ! Et pour

nous consoler des sottises et des vilenies, dont le parti socialiste lui-même n'est pas exempt, pour nous rendre quelques illusions perdues, ne nous suffirait-il pas d'avoir vu pareillement, à un détour de la vie, se refléter l'une dans l'autre ces deux âmes de cristal ?

Quand Milhaud eut fini de « débourrer » sa conscience, Jaurès poussa un cri d'enthousiasme :

— Oui, c'est bien cela qu'il faut leur dire ! Attendez que je le note...

Et Jaurès saisit sa plume comme une pioche ; et en travers d'une grande feuille de papier blanc, il écrivit de sa grande écriture...

Non, vous ne me croirez pas si je vous dis ce que Jaurès, pour résumer les confidences idéologiques de notre excellent camarade Edgard Milhaud, écrivit de sa grande écriture sur une grande feuille de papier blanc ; mais je vous le dirai tout de même, au risque d'être taxé d'imposture ; je vous le dirai, parce que ce souvenir me donne encore de la joie, et que je veux généreusement vous la faire partager, même si vous ne me croyez point. Jaurès écrivit, imperturbable :

« Les choses ne se font pas toutes seules. »

Rien de plus. Puis, sans attendre que l'encre fut séchée, il plia la grande feuille en quatre, et la mit dans sa poche, tout contre son cœur. Ah ! celle-là, vous pouvez être sûrs qu'il ne l'a pas perdue en route ; et si les quelques mots que je viens de transcrire ne vous représentent rien, c'est que vous êtes incapables d'apercevoir tout ce que Jaurès y avait mis, et tout ce qu'il y a retrouvé ; pour ma part, je ne serais pas étonné d'apprendre que de ces mots-là Jaurès eût tiré, rien qu'en les étirant, toute la substance des merveilleuses harangues d'Amsterdam...



Toujours est-il que Jaurès en est revenu comme il y était allé, triomphant. Et sans doute les gazettes nous ont bien rapporté qu'une motion, réprouvant en termes rudes sa politique hétérodoxe et corruptrice, fut votée par le congrès à une majorité « écrasante ». Mais Jaurès n'en fut rien moins qu'écrasé ; et l'on eut beau nous dire le nombre de voix qui avaient prononcé sa condamnation, Jaurès n'eut pas de peine à nous convaincre au retour, qu'il est encore plus éloquent que les chiffres. Au reste, s'il entreprit de nous remonter qu'il était vainqueur tout de même, ce ne fut point pour essayer de nous en faire accroire ; non, il le croyait vraiment, profondément, candidement ; et ce qu'il y a de plus fort, c'est qu'il avait raison, en dépit des chiffres et de Bebel...

Bebel ! Celui-là, par exemple, Jaurès ne lui a pas encore pardonné ses plaisanteries blasphématoires sur le suffrage universel que nous devons au Deux-Décembre et cette bonne « république bourgeoise » dont nous a fait cadeau le vainqueur de Sedan. Si l'on peut dire ! En lâchant ces deux colossales boutades, ce pince-sans-rire de Bebel, qui connaît Jaurès aussi bien que nous, n'eut apparemment d'autre dessein que de le faire monter à l'échelle. Et le fait est qu'il y a pleinement réussi. Du coup, Jaurès a déclaré la guerre à l'Allemagne, et pour répondre aux deux mots de Bebel il a écrit vingt articles, qui, s'ils ne vengent pas le traité de Francfort, sont au moins une éclatante revanche de l'esprit français sur l'idéologie welche...

A propos, quand va-t-on nous les réunir en

volume, ces articles ? Nous sommes quelques-uns à éprouver le besoin de les relire, ne fût-ce que pour oublier un peu la série de chroniques déconcertantes, où l'auteur des *Preuves* crut devoir examiner tous les dessous de l'affaire Syveton à la loupe, et même au speculum.

Mais, là même encore, Jaurès nous donnait la mesure de son entière bonne foi, puisqu'il fonçait sur la vérité à tête perdue, sans prendre garde qu'il n'était peut-être pas très chevaleresque d'aiguiser ainsi le couteau pour couper le cou à une dame, sans prendre garde non plus, qu'à vouloir trop approfondir l'hypothèse de l'assassinat, il risquait de conduire Marianne tout droit sur un bec de gaz et de lui faire ramasser, comme on dit, une bûche d'amiante...



Et pourtant il est très bon.

Rappelez-vous de quel accent, dans une de ses conférences du Trocadéro, il nous répéta le mot du Juste de l'ancienne Egypte au souverain Juge : « Je n'ai jamais fait pleurer... » Ce mot-là, nous avons tous senti que Jaurès pouvait le redire, et qu'en le redisant, c'était son cœur qui parlait...

« Pour moi, écrit Renan, il m'est impossible d'être dur pour quelqu'un *a priori*. Je suppose que tout homme que je vois pour la première fois doit être un homme de mérite et un homme de bien, sauf à changer d'avis (ce qui m'arrive souvent) si les faits m'y forcent. » Jaurès a battu le record de l'indulgence renanienne. Rien n'entame son optimisme et son parti-pris d'universelle bienveillance. Vous n'arriverez pas à le convaincre, par

exemple, que le sénateur Delpech n'est ni un homme de mérite, ni un homme de bien ; et les faits les mieux établis ne le forceront jamais à en convenir...



Bonté, ingénuité, simplicité : cela fait en tout une âme de petit enfant délicieusement limpide.

Supposez maintenant que cette âme, tout en gardant sa fraîcheur et sa délicatesse d'impressions premières, oui, sans rien perdre de sa sensibilité vierge, ait appris passionnément tout ce qu'on peut apprendre ; qu'une telle science, loin de tarir l'imagination, l'ait au contraire exaltée et fécondée ; qu'à la culture des livres s'ajoute celle des foules ; que, « mise au centre de tout comme un écho sonore », cette âme recueille, amplifie et harmonise toutes les vibrations du milieu social, plaintes et satires, cris de révolte et chansons d'espoir ; qu'elle s'exprime par le verbe le plus somptueux et le plus flamboyant, et vous aurez un grand poète. Car, au fond, le grand poète n'est rien de plus ni de mieux qu'un petit enfant qui parle très bien...

Sans doute, pour vous montrer mon Jaurès poète lyrique, il conviendrait de le prendre comme Renouvier a pris Hugo, et je sais trop bien que, même si j'en avais le loisir, je n'en serais pas capable. Car il faudrait vous démontrer, pièce à pièce, le mécanisme de sa pensée. Et l'on observerait d'abord qu'il y a deux grandes familles d'esprits : les « intellectuels » purs, et les artistes. Ceux-ci ne se nourrissent que de sensations ou d'images, et la réalité n'est pour eux que formes et couleurs : toute l'intelligence du peintre tient

dans sa rétine, de même que le sculpteur ne pense qu'à coups de pouce. Ceux-là sont au contraire généralisateurs, déductifs, systématiques. Ils ne conçoivent que par emboîtement d'abstractions, et s'expriment de même. Tel est ce professeur de la Faculté de médecine, que mon ami le docteur Besançon, qui n'est pas originaire de Gascogne, a osé dire cette chose belle : « La cessation de l'hyperthermie détermine une euphorie remarquable ». Ce qui, s'il faut en croire le savant *Journal de Médecine interne*, signifierait tout bonnement dans l'idiome des gens du commun : « Quand on n'a plus la fièvre, on se porte mieux. »

Bien entendu, ces deux types spirituels, que distingue et oppose la psychologie, sont des cas extrêmes, des « limites » : et nul ne s'avisera de soutenir que le logicien soit dépourvu de toute sensibilité, ou que l'artiste soit absolument dénué d'idées générales. Mais ce qui est infiniment rare, c'est que la fonction sensitive et la fonction rationnelle, comme dit l'école, soient développées chez le même homme au même degré supérieur : or, si je ne m'abuse, voilà précisément l'éminente originalité de Jaurès : c'est qu'il est à la fois un grand intellectuel et un grand artiste. Chez lui, les idées ne sont jamais des abstractions : comme le vin fruité a goût de raisin, elles gardent le parfum et la saveur de la vie. Ou, si l'on préfère, tout comme Platon, — parfaitement, — Jaurès *voit* le « général » et nous le *fait voir*. Sa pensée se déroule sous nos yeux, en images. Quand il argumente, on dirait qu'il feuillette un album. Ce n'est pas un rien. C'est comme si quelqu'un réussissait, par exemple, à cinématographier la *Critique de la Raison pure* et nous rendait sensibles, en les faisant

défiler sur un écran, toutes les déductions de la dialectique transcendante.

Je signale ceci au jeune agrégé des lettres qui cherchera un « joli sujet de thèse », vers l'an 2000. Qu'il relise notamment ce que Jaurès a écrit sur le blé, la houille, la découverte du feu, et, par quelques citations congrues, il n'aura pas de peine à confirmer ce que j'avance. Il pourra même ajouter que le lyrisme de Jaurès ne ressemble en rien à celui de nos poètes modernes, dont M. Brunetière a si souvent déploré le « subjectivisme » étroit et bouffi d'orgueil. Jaurès, lui, est un lyrique de l'école objective; dans ses chants, il ne procède pas à la dissection vaniteuse de son moi; il ignore les imaginations précieuses et les analyses tarabiscotées auxquelles se complaisent nos troubadours de décadence; comme les aèdes des temps primitifs, Jaurès s'absorbe dans la nature; il célèbre tour à tour les intempéries et les agréments des saisons; c'est aux variations de l'atmosphère, aux phénomènes météorologiques les plus simples qu'il emprunte ses thèmes favoris. Il se joue parmi les quatre éléments. Le jour et la nuit, l'aurore et le crépuscule, le soleil et la pluie, la brise et l'ouragan, le feu et la glace, les bois et les monts, le ciel et la terre, sans oublier la mer, lui fournissent à l'infini des métaphores et des hyperboles toujours neuves; oui, vraiment, à l'entendre, on croirait qu'elles n'ont jamais servi...



Mais le plus beau, c'est que Jaurès ne se borne pas à composer des poèmes; *il les vit*.

Voyez plutôt son duel avec Déroulède. Si vous ne tenez pas compte du « facteur » lyrique, je vous

défie bien de m'expliquer à quel mobile put obéir Jaurès en lançant ce cartel.

Comment! Voilà un homme qui nous fait les plus magnanimes discours sur le désarmement universel et la « fraternité mondiale »; il nous remue, il nous échauffe, il nous enthousiasme; nous demandons tous avec lui que les gouvernements des nations dites civilisées s'entendent pour mettre fin à la boucherie russo-japonaise; et tout soudain, quand nous commençons à nous figurer, bonnes bêtes, que les temps sont proches et que la semaine prochaine nous allons tous, les joues baignées de larmes et le cœur fondu de tendresse, nous embrasser à la ronde d'un bout à l'autre de la machine ronde, pan! voilà notre Jaurès qui est pris d'un effroyable accès de fureur belliqueuse et qui, par toutes les trompes de la Renommée, informe l'Europe ahurie qu'il vient solennellement de déclarer la guerre à un Grand d'Espagne. Pendant trois jours, il clame à tous les échos : « Où sont mes pistolets que je l'assassine? » Et des notes officieuses nous apprennent que le meilleur armurier de la capitale lui en apporte plein une boîte, à choisir. Alors, comme Jeanne d'Arc au sire de Baudricourt, Jaurès demande au père Combes de lui prêter pour quarante-huit heures un escadron de gens d'armes. A leur tête, il vole à la frontière. Même, il prend le sud-express pour arriver plus vite au lieu du carnage. Et le voyant passer comme un foudre, les cadets de Gascogne chuchotent : « Cadédis! quel matamore! » Et ce n'est pas de Déroulède qu'ils parlent. Et Tartarin lui-même en reste baba...

Vrai, quand j'ai lu dans un journal du soir le télégramme de Jaurès à l'exilé de Saint-Sébastien,

j'ai d'abord refusé de croire à l'authenticité de ce document. Et pourtant le style de la dépêche sentait son Jaurès d'une lieue; si ce n'était pas de lui, c'était rudement bien imité.

C'était de lui, hélas! Nous l'avons pris là en flagrant délit de poésie lyrique. Mais ne nous frappons point, camarades, et ne nous hâtons pas trop de mettre Jaurès en accusation, parce qu'il a violé les principes élémentaires du parti socialiste; au fond, cette rencontre ne fut qu'une belle antithèse vécue.

En face l'un de l'autre, ces deux hommes ont conscience de personnifier deux conceptions contraires de la patrie; ce n'est plus M. Déroulède et le citoyen Jaurès : ce sont deux abstractions réalisées, les idées nationaliste et internationaliste qui se posent en s'opposant. Ces deux « idéaux » mis en présence échangent deux balles sans résultat, comme il sied à des idées pures; et ce qui ajoute au symbole un ragoût d'ironie, c'est que, tout en réclamant l'abolition des frontières, le « sans-patrie » ferme au « grand patriote » la porte de sa patrie; ou, s'il la lui entr'ouvre un instant, ce n'est que pour essayer, sur le seuil, de lui coller une balle dans la peau... Ainsi, du même geste, Jaurès parut consacrer ces deux institutions également bourgeoises, le duel et l'exil...

Si, pour mieux illustrer ma « thèse », j'ai cru devoir vous rappeler ce combat véritablement homérique, n'observez point, mes amis, que j'ai perdu le droit d'en rire. Je sais bien que la Ligue des Droits de l'Homme, section d'Epernay, vient de m'infliger un blâme, conçu d'ailleurs en termes gentils, pour être allé naguère « sur le terrain »; et justement, les citoyens Jaurès et Pressensé, qui

ont commis le même délit, sont enveloppés dans la même réprobation. Et M^{me} Trinité, la femme de cœur et d'esprit qui a rédigé cette réprimande, me somme de l'insérer pour ma peine dans le plus prochain numéro de *l'Œuvre*.

Pardon, chère madame, je n'ai pas mérité cette mauvaise note, et je vous prie de ne pas me confondre avec ce spadassin de Jaurès. Si je fus sur le pré, parce que j'avais la faiblesse d'avoir peur qu'on dise que j'avais peur, je ne me suis nullement « battu en duel » ; car un duel, sauf erreur, suppose au moins deux personnes qui se battent. Or, j'ai laissé mon adversaire se battre tout seul. Ce fut un combat vraiment singulier. Quand le monsieur eut fait : « poum ! » selon le rite, je lui tournai le dos en signe de parfait mépris, et je visai très attentivement la voûte céleste. J'ose dire que mon adversaire en fut « tué ». Ses témoins aussi. Mais cela ne me suffisait point ; j'aurais voulu tuer du même coup l'institution elle-même, qui, paraît-il, n'est pas encore assez ridicule pour en mourir.

Quoi qu'il en soit, j'invite nos camarades d'Epernay à mieux distinguer les espèces ; et puisque Jaurès n'a pas eu le courage de ne pas se battre, ils voudront bien reconnaître qu'il m'est encore permis, autant qu'à personne, de le traiter de « grand lâche », si j'en ai envie. Mais j'aime autant vous avouer tout de suite que je n'ose pas, car il serait capable de m'envoyer ses témoins...



— N'importe, pensez-vous ; si Jaurès est comme ça, tout ce lyrisme doit nous faire de fichue politique. — C'est une erreur. — Pourtant, si nous en

jugeons par cet exemple... — Eh bien ! Vous avez tort d'en juger par cet exemple. Je vous accorderai tout au plus qu'avec ce tempérament-là, Jaurès — et c'est la rançon de son exubérante sensibilité — est très impressionnable, très ductile, et qu'il paraît être à la merci des influences les plus diverses, ce qui parfois est fâcheux ; car tous ceux qui ont accès dans son for ne valent pas ce brave Edgard Milhaud, que je vous présentais à l'instant. Cela me rappelle un mot de Jaurès au congrès de Saint-Etienne. C'était le temps où les feuilles réactionnaires l'accusaient chaque matin d'aspirer à la dictature, et je ne sais plus qui nous avait resservi cette bourde. Jaurès leva les épaules et les bras d'un air éploré ; et, du ton presque larmoyant de la petite fille qu'on soupçonne à tort d'avoir fourré son doigt dans le pot de confiture, il se récria : « On dit tout le temps que c'est moi qui mène les autres ; et c'est tout le temps les autres qui me mènent ! » Il semble en effet que Jaurès (n'est-ce qu'une apparence ?) se laisse trop aisément embarquer sur tous les bateaux qu'on lui montre. C'est ainsi, notamment, qu'il est devenu la proie des Juifs... — Hein ? Vous dites ? Vous doutez-vous que vous venez de parler exactement comme la *Libre Parole* ? Est-ce que par hasard vous seriez antisémite ? — Pour qui me prenez-vous ? Théoriquement, il est de toute évidence que l'antisémitisme est abominable ; mais... — Mais quoi ? Vous n'allez pourtant pas nous dire que les Juifs vous répugnent presque autant que l'antisémitisme ? — Non certes, je n'irai point jusque-là ; on ne sait jamais ce qui peut arriver, et j'ai déjà tant d'ennemis, déclarés ou sournois, que, par prudence, je préfère ne pas

me mettre encore sur les bras ces cent mille hommes, car ils sont cent mille en France, et quels hommes! D'ailleurs, suivant la formule, j'en connais de charmants; et tous ceux qui lisent *l'Œuvre* sont exquis. Je suis incapable d'oublier, d'autre part, que mon meilleur maître du lycée Louis-le-Grand se nommait Lévy-Bruhl... Bref, je n'irais même pas jusqu'à dire, comme Paul Brulat, que j'ai besoin de me cramponner désespérément à ma raison, pour ne pas me laisser choir dans l'antisémitisme. Mais enfin... — Enfin, que signifient ces réticences et ces ambages? Prenez garde : vous avez tout l'air d'un antisémite honnête. — Que diable! Parce que je ne suis pas antisémite, serai-je donc forcé maintenant de devenir sémite? Est-ce qu'il n'y a pas un juste milieu, qui pourrait ne pas être un milieu judaïsant? Je vous jure encore une fois que je n'ai aucun préjugé de race ni de couleur; est-ce que cela ne vous suffit point? Tenez! J'ai autant de plaisir, en somme, à voir une belle juive qu'une belle négresse. — Vous en avez, une façon de vous défendre. Ce que vous dites là est encore une roserie. — Pour les négresses? Que Gérauld-Richard me pardonne! Mais il faut que je vous conte un souvenir du père Daudet, qui me revient à propos. C'était un dimanche matin, rue de Bellechasse. J'étais alors un tout petit garçon, élève de Sainte-Barbe, et, les jours de sortie, j'allais lire au maître ma dernière page d'écriture. Ce dimanche-là, Daudet me dit à brûle-pourpoint, avec son air d'ausculter les consciences et ce regard en vrille qu'il avait sous son monocle : « Qu'est-ce que vous pensez des livres de Drumont? » Je n'en pensais absolument rien, car je ne les avais pas lus, et j'étais même telle-

ment ignorant des choses et des personnes contemporaines, que je lui posai à mon tour cette question stupéfiante : « Celui qui a fondé la bibliothèque de la Sorbonne? » J'en étais à confondre Edouard Drumont avec Albert Dumont, que d'ailleurs je ne connaissais pas davantage. Alors Daudet m'expliqua ce qu'était l'antisémitisme; mais il eut beau me l'expliquer, je n'y compris goutte. Ce que voyant, il me montra cette image : « Quand vous étiez gamin, fit-il, vous vous êtes amusé, j'en suis sûr, en vous promenant, à soulever de grosses pierres au bord des chemins, pour voir ce qu'il y avait dessous; et presque toujours, dans le creux, vous avez surpris une bande de cloportes ou dérangé trois ou quatre bêtes noires et luisantes, se frictionnant les antennes dans le coin le plus sombre et le plus sale, comme si elles complotaient un mauvais coup... Eh bien! mon fils, retenez ceci pour votre gouverne : toutes les fois que vous soulèverez des pierres, sur la route de la vie, vous trouverez dessous trois ou quatre Juifs à l'affût, dans la même posture... » Depuis lors, combien de fois ai-je vérifié la justesse de cette remarque! Sous toutes les pierres que j'ai heurtées, j'ai trouvé tapis les cloportes et les vilaines bêtes noires. Rappelez-vous, sans aller plus loin, les scandales de *l'Action*; soulevez la pierre, et regardez dans le trou : Foy, Dreyfus, Zadocks... Suivez la même affaire dans les Loges, et lisez, au bas des arrêts maçonniques, la signature des « juges » qui se sont chargés de blanchir Delpech-Vadécart : Grosz, Ber, Mayer, Neuburger, Kastor, Lazare, Salomon, j'en oublie; mais certes je n'oublierai pas mon collègue Henri Becker, professeur au lycée Charlemagne, décoré par le

ministère de l'Intérieur pour sa valeur professionnelle. Bref, le père Daudet n'avait que trop raison : dès que l'eau se trouble, c'est qu'il y a sous roche quelque pêcheur d'Israël. Et j'ajoute, par expérience : toutes les fois qu'il m'est arrivé quelque chose de désagréable, c'est presque toujours parce qu'un Juif m'avait dans le nez et ne pouvait pas me sentir. Tout cela ne m'a pas rendu antisémite, non, certainement ; mais, au lieu de m'« attraper », comme vous faites, convenez que j'y ai bougrement de mérite. — Convenez vous-même que, sous vos grosses pierres, vous avez trouvé bien d'autres cloportes, qui n'étaient pas israélites. Delpech, par exemple, n'est-il pas un chrétien ? — Il est vrai ; c'est même un Jésuite. Mais, s'il y a dans le nombre quelques « ariens » pervers, faites le pourcentage, et dites-moi ce qu'il en faut conclure. Ne donnons point dans les spéculations sociologiques trop ambitieuses : rappelons-nous seulement qu'il y a en France trente-huit millions d'habitants, dont cent mille Juifs. Il n'y a pas besoin d'appliquer ici la « loi des grands nombres » ni même d'être très fort en calcul pour découvrir que chez nous, sur trois cent quatre-vingts âmes, comme parlent les vieux géographes spiritualistes, il y en a une seule d'origine hébraïque. Descendez maintenant ou remontez, à votre choix, notre « échelle » sociale, et voyez ce que devient votre proportion, tant dans les classes digérantes que dans les classes comestibles. Je vous défie bien de trouver un seul fils de Sem parmi 380 ouvriers des champs, pris au hasard. En revanche, sur 380 préfets, dites-moi combien vous rencontrez de fois M. Worms-Clavelin ; faites le même compte pour la magistrature, l'en-

seignement, toutes les administrations. Recommencez pour les « professions libérales », les arts, la littérature, le théâtre. Les Juifs sont partout, tiennent tout. Et je ne suis pas antisémite, assurément, mais, à moins de m'arracher les yeux, vous ne m'empêcherez pas de voir que notre « corps social » a cent mille poux sur la tête. — Oh ! Pourquoi empruntez-vous cette injure à la basse démagogie antisémite ? De ce que nous avons beaucoup de Juifs sur la tête, en résulte-t-il nécessairement qu'ils soient tous des insectes parasites ? Au fond, c'est la jalousie qui vous fait parler : vous ne trouvez les Juifs encombrants que parce qu'ils vous gênent. — Bah ! — Et tout ce que vous venez de dire ne prouve qu'une chose, c'est qu'ils sont infiniment plus malins que vous. — Ça, c'est incontestable. Et savez-vous quel est le Juif le plus intelligent des temps modernes ? — Spinoza. — Non, mon ami, j'en connais un qui est beaucoup plus fort : c'est le directeur du *Gaulois*. Nous sommes tellement habitués à ce paradoxe, que nous finissons par ne plus y prêter attention : mais s'appeler Meyer, se faire baptiser et raboter le nez pour s'adonner à l'exploitation de l'antisémitisme et en retirer des millions, il n'y a pas à dire, c'est là qu'éclate dans toute sa splendeur l'incomparable génie de la race. — Vous me dégoûtez : vous parlez comme Drumont. — Nenni, soyez tranquille, jamais Drumont n'usera de cet argument. — Et vous avez la prétention d'être socialiste. — Certes ! Sommes-nous à ce point judaïsés que nous ne puissions même plus médire un brin d'Arthur Meyer ? — Sophiste ! Vous ne m'ôterez pas de l'idée qu'un socialiste véritable, un socialiste conscient et organisé, n'aurait jamais tenu ce

langage. — Vous avez donc la mémoire bien courte : il fut un temps, qui n'est pas si loin, où nos « leaders » mangeaient du Juif comme ils mangent aujourd'hui du curé, et pour les mêmes raisons, c'est-à-dire pour combattre à la fois le cléricalisme et le capitalisme. — C'était avant l'affaire. — Oui, et les affaires sont les affaires, dirait Mirbeau. — Parlez-nous un peu du syndicat, pendant que vous y êtes. Voyons, est-ce que Dreyfus n'était pas innocent? — Il l'était trop. Et nous aussi, peut-être... — Taisez-vous : je vous dis que vous êtes un antisémite. — Non, tout au plus un... « asémite ». — Qu'est-ce encore que ce mot d'ostracisme et de haine? — Allons, ne vous emballez pas; je n'ai voulu mettre en ce discret néologisme aucune intention malveillante. Il ne constate qu'un fait malheureusement incontestable (à privatif, sémite), savoir que je suis privé de tout ce qui constitue le sémite. Et mon néologisme n'exprime que l'admiration et le regret. — L'admiration? — N'en doutez point : de même qu'il existe des races inférieures, il y a une race très supérieure, qui est la juive. Et je reconnais trop son excellence pour ne pas regretter amèrement de ne pas en être. Mais cela m'est bien défendu; et c'est ici qu'éclate encore, sous une autre forme, l'humiliante supériorité des fils de Sem. Car j'aurais beau le désirer de tout mon cœur, jamais je ne réussirais à me faire Juif; tandis qu'un Juif, pour devenir pareil à nous, n'a qu'à se faire verser une demi-tasse d'eau sur la tête...



Que présentement Jaurès ait partie liée avec un syndicat juif, c'est indubitable. Jaurès lui-même

ne s'en cache point : ce n'est pas son genre. Et quand je parle de « syndicat juif », je prends, bien entendu, le mot *syndical* dans son sens le plus socialiste.

D'ailleurs, commercialement et politiquement, ce pacte d'alliance n'a rien que de très honnête. Si quelques gros capitalistes d'Israël commanditent *l'Humanité*, ils ne font que payer à l'auteur des *Preuves* une dette de reconnaissance. Par surcroît, il ne leur était pas interdit de faire une petite affaire, en monnayant du même coup la gloire de Jaurès et l'aurole de Dreyfus martyr. La combinaison paraissait d'autant plus profitable que le célèbre docteur Herr avait promis son concours. Or, on ne sait pas assez que le docteur Herr n'est pas seulement un étincelant chroniqueur; c'est encore le plus consommé des bibliographes, et, pour un bibliographe de ce format, vous pensez bien que la tenue des livres n'a pas de secrets. Le célèbre docteur Herr jura donc de faire réussir *l'Humanité* aussi brillamment que la *Volonté* et que sa librairie de la rue Cujas. On me dit qu'il tient parole.

Voilà pour les Juifs, ou leurs commis. Du côté Jaurès, l'entreprise n'était pas moins heureuse. Jaurès a fort bien vu que, pour quelques années au moins, la réaction sémite qui a suivi la victoire dreyfusarde coïnciderait avec l'action socialiste. Il y avait là une force qu'il était parfaitement légitime d'utiliser; et puis, emprunter leur capital aux capitalistes pour les écraser dessous, c'est toujours d'une belle ironie révolutionnaire. Jaurès est trop artiste pour ne pas en jouir.

C'est une plaisanterie familière aux orthodoxes du parti de prétendre qu'à cette heure tout le

monde est socialiste, même le pape. Il y a pourtant quelque chose de plus réjouissant que le socialisme du Saint-Père; c'est celui des barons de Rothschild. Mais combien durera-t-il? Ne s'apercevront-ils pas, un jour ou l'autre, qu'ils sont après tout des bourgeois notables, et que ce petit jeu, d'ailleurs élégant, risque de leur coûter fort cher? Ou bien n'y ont-ils vu qu'un moyen de faire la part du feu? N'ont-ils jeté qu'un gâteau de miel au molosse collectiviste? N'ont-ils signé, avec les grands chefs du réformisme, qu'une police d'assurance contre la Révolution? Toujours est-il que finalement il y aura quelqu'un de roulé, Sem ou Jaurès. Et je ne crois pas que ce soit Jaurès...



Ici, j'entends quelqu'un qui m'objecte :

— Comment le pouvez-vous croire? D'après vous, Sem est si retors, et Jaurès si candide! Prenez garde : vous allez vous contredire.

Je le vois bien, mais c'est exprès. N'est-ce pas en soulignant ces traits contraires que nous marquerons les contours de cette ample figure, dont la vie puissante et riche n'est qu'une instable et perpétuelle synthèse de contradictions réalisées? Ce disciple de Hegel n'est-il pas lui-même le meilleur commentaire de la dialectique hégélienne?

C'est ainsi qu'il peut être à la fois très ingénu et très matois. Et je n'entends point que sa candeur soit étudiée, ni qu'il y faille voir une suprême astuce. Non, cette candeur, qui n'est pas feinte, est celle des forts, toujours sûrs de retrouver leur force, à l'heure de la lutte.

C'est ainsi pareillement, que j'ai pu vous le montrer tour à tour comme un universitaire bien

sage et comme un lyrique tumultueux; car il accorde en lui la méthode et la fougue, les vertus exactes et la fantaisie passionnée.

De même, je vous ai dit : « Jaurès sait toujours où il va, et comment, et pourquoi il y va. » Et vous l'avez vu d'autre part se laissant mener en bateau par tous les bateleurs. C'est lui-même qui nous le confesse. Mais à vrai dire, on ne mène Jaurès que là où il veut aller, et dès qu'il s'embarque, c'est pour s'asseoir au gouvernail.

De même encore, sous ses airs distraits, il demeure très clairvoyant. Ses distractions, comme il arrive chez les méditatifs, ne sont que la conséquence et la marque d'une attention fortement concentrée, toujours bandée dans le même sens. Peut-être aussi ne daigne-t-il pas voir, parce que ce n'est pas toujours joli à regarder, ce qui se passe autour de lui, dans son ombre, tout ce qu'on manigance dans son dos, ou sur son dos. Il voit trop grand et trop loin pour s'arrêter à ces détails; un homme qui verrait dans la lune n'aurait-il point le regard trop perçant pour apercevoir le bout de son nez?

Toujours de même, il nous prouve que l'on peut avoir le tempérament et les allures d'un poète romantique, — moins le physique et le spleen, — et tout ensemble être un politique très lucide, très avisé, très « fort ». Pour s'en étonner, il faudrait ne connaître ou n'admettre que la politique des politiciens vulgaires, l'opportunisme à la petite semaine. Mais de ce que la politique lui apparaît à la fois comme un système et comme un poème, Jaurès n'en est pas moins, ou plutôt n'en est que plus un homme d'Etat. La part léonine qu'il eut aux affaires, sous le ministère Combes, n'a-t-elle

pas souvent rappelé ce « moment unique, dont parle Gustave Lanson, où Lamartine fut à lui seul tout le gouvernement, et gouverna par son éloquence de poète, calmant, maniant, purifiant les passions populaires, contenant la révolution qu'il avait faite », ou presque ? Et voyez donc encore si cette autre phrase ne s'applique pas à Jaurès : « Siégeant, comme il disait, au plafond, Lamartine s'était donné le rôle de jeter, au travers de la discussion des intérêts, toutes les nobles idées de justice, d'humanité, de générosité, faisant simplement sa fonction de poète, tâchant d'élever les consciences et versant sur les politiciens toute la noblesse de son âme en larges nappes oratoires. » La seule différence, c'est que Jaurès ne siège pas toujours « au plafond » ; encore serait-il capable de nous démontrer que l'extrême-gauche, c'est le plafond lumineux de la Chambre.

Pourtant, il y a chez Jaurès quelque chose de plus — ou de moins — que chez Lamartine : ce politique est aussi un politicien. Et je ne suis pas de ceux qui le déplorent. A moins de nier absolument l'efficacité du socialisme parlementaire, ne faut-il pas tolérer que les champions de notre cause se plient aux conditions et aux exigences du parlementarisme ? Si nous les envoyons à la Chambre, je me figure que ce n'est pas simplement pour y aboyer ; et partant de ce principe, il me paraît que Jaurès soit un parlementaire incomparable.

Ce n'est pas à dire, d'ailleurs, que je me le représente comme un tacticien machiavélique ou, pour parler leur langue, comme un « manœuvrier qui la connaît dans les coins » ; non, dans les couloirs, il doit plutôt faire l'effet du taureau qui

rôde, cherchant l'entrée de l'arène ; je l'imagine volontiers passant à travers les intrigues et marchant sur les « combinaisons », comme l'éléphant écrase sans les voir les pièges tendus pour les belettes ..



Est-ce diminuer Jaurès, que de le saluer comme poète et de l'expliquer tout par l'effusion lyrique ? Non point, si l'on rend au mot son sens premier, le plus ample et le plus noble : un « poète » n'est-ce pas un « créateur » ?

Ce que Jaurès a créé chez nous, ou ce qu'il nous a rendu, c'est la politique idéaliste ; et je ne sais si elle est sur le point de faire faillite, comme on nous le prédit (1) ; mais si Jaurès n'est pas l'homme que nous avons cru voir, s'il n'est en fin de compte qu'un politicien pareil aux autres, si son poème n'est qu'une « nouvelle chanson », s'il s'en tient à cette devise : « Bien dire et laisser faire », en un mot si le bon ouvrier n'est qu'un bon faiseur, — tant pis pour lui, tant pis pour nous, tant pis pour les milliers d'âmes auxquelles il donna l'essor et qui tomberont avec lui de très haut...



Tel qu'il est, c'est le maître de l'heure. Et j'en suis très fier. Car nous avons tous le même plai-

(1) « J'ai passé une demi-heure à la Chambre samedi. Les conversations y révèlent une conception pire encore qu'on ne peut la deviner d'après les journaux. Cela me donne envie de faire un article sur la *Banqueroute de la politique idéaliste*. Car c'est bien une politique idéaliste qu'on croyait inaugurer en 1899. Et au lieu de justice, de vérité, de raison, de paix internationale et de paix civile, il ne s'agit là-bas que de la vente des palmes académiques, d'intrigues payées sur les fonds secrets, de l'espionnage des députés par leurs collègues, etc. La *Ligue des Droits de l'Homme*, ici, est tombée aux mains des politiciens de métier. J'ai peur qu'il en soit de même à Paris. »

(Lettre de Paul Lapie à C. Bouglé publiée par les *Cahiers de la quinzaine*.)

sir, n'est-ce pas ? à penser qu'il pense comme nous. Rien que cela nous procure l'innocente et flatteuse illusion, que nous participons à son génie et à son empire. « Peuple, disait l'autre, guéris-toi des individus. » Sans doute ; mais en attendant qu'il s'en guérisse, si c'est un mal, le bon peuple que nous sommes éprouve tout de même plus de contentement à se reconnaître dans un bel homme que dans une brute.

Pour mieux mesurer la place que tient Jaurès dans la politique et dans l'histoire contemporaines, supposez une minute qu'il disparaisse et — sans méconnaître la valeur de ses lieutenants — tâchez de vous représenter quel marécage coassant deviendrait aussitôt le parti républicain. La pierre de taille que Jaurès apporte à l'édifice, c'est bien la clef de voûte. Otez-la : tout croule...

Et ne me dites plus surtout que Jaurès n'est pas socialiste. C'est bien possible, mais ça m'est égal. Ce qu'il fait présentement m'intéresse fort et me paraît très bon : si ce n'est pas du socialisme, comme l'assurent nos docteurs, j'en suis désolé pour le socialisme, et pour les docteurs.

Néanmoins, j'ai comme une idée que nos docteurs s'abusent. Et ce n'est pas dans Marx, ni même dans Rodbertus, que j'en trouve la preuve, mais dans les gazettes bourgeoises qui se piquent d'idées générales. Je ne sais rien de plus réjouissant que d'entendre les bons apôtres du *Temps*, des *Débats* ou du *Figaro*, donner à Jaurès des leçons de socialisme, en lui opposant l'orthodoxie guesdiste. « Ah ! s'écrient-ils avec une émotion contenue, parlez-nous de M. Guesde ! Celui-là, au moins, est fidèle à ses principes ; pour lui, la Révolution sociale est un bloc, et il le veut tout entier, tout de

suite. Pas de compromis avec les bourgeois, pas de quartier aux capitalistes ! A la bonne heure ; voilà qui est parler ! Avec un tel adversaire, nous savons immédiatement à quoi nous en tenir : tous les bourgeois, on les pendra. Oui, citoyen, nous comprenons ; c'est une justice à vous rendre, et nous vous la rendons de tout cœur, que vous ne cachez nullement votre jeu : vous nous pendrez tous, c'est convenu, par amour des hommes. Oh ! l'amour d'homme que vous êtes, vous-même... Quelle franchise ! Quelle loyauté ! Quelle droiture ! Et comme cette noble sincérité, cette pureté d'intentions, cette belle intransigeance doctrinale vous font honneur, quand on les compare aux palinodies et aux pirouettes de ce baladin qu'est M. Jaurès. Ah ! parlez-nous du citoyen Guesde : quel brave homme de révolutionnaire ! Et comme les congressistes d'Amsterdam ont eu raison de lui donner raison... »

Ainsi devisent les bons apôtres du *Temps*, qui s'y connaissent, en somme, aussi bien que Rodbertus, puisqu'ils sont les principaux intéressés en cette affaire. Et ils marquent si bruyamment leurs préférences pour la solution rouge, qu'ils me confirment aussitôt dans la conviction que Jaurès leur fait une peur bleue. Ça me suffit.

S'il vous faut une preuve nouvelle que Jaurès tient le bon bout, c'est la victoire qu'il a remportée au congrès d'Amsterdam : car, ainsi qu'il nous l'affirmait naguère, avec une obstination qui nous parut toucher à l'effronterie, ce fut bien une victoire décisive. N'a-t-il pas eu le dernier mot, puisque l'unité du parti socialiste se réalise enfin comme il l'avait conçue, voulue ? Et pensez-vous que dans le parti socialiste ainsi reconstitué,

c'est Guesde qui fera désormais la loi à Jaurès ?

Ecoutez plutôt cet apologue :

Il y avait une fois un grand penseur, qui s'appelait Karl Marx. Ce grand penseur émit un jour cette grande pensée : « Le bourgeois, c'est un vilain oiseau. » Puis, ayant médité quelques années, il ajouta : « Pour faire la révolution, il suffit de lui mettre un grain de sel sur le bout de la queue. » Et il écrivit un gros livre pour le prouver. Telle fut l'origine du parti socialiste.

Sur quoi, d'autres grands penseurs écrivirent d'autres gros livres, les uns sur la queue du vilain oiseau, les autres sur le grain de sel qu'il convenait d'y mettre. Sur la queue, tout le monde fut à peu près d'accord ; mais sur le sel, une furieuse controverse éclata. Ceux-ci tenaient pour le sel fin, et ceux-là pour le gros sel. Ceux qui tenaient pour le sel fin traitaient les autres de « brutes » ; les autres, en retour, n'hésitaient pas à qualifier leurs contradicteurs de « bourgeois » et même de « radicaux », ce qui était la pire injure. C'est ainsi que le parti socialiste se divisa en deux fractions irréductibles, qui menaçaient tous les jours de s'entre-dévorer : les partisans du sel révolutionnaire et les partisans du sel bourgeois, autrement dit les Gros-Salés et les Petits-Salés.

Or, la querelle n'en finissait plus. Tous les ans, une demi-douzaine de congrès, nationaux ou internationaux, se réunissaient solennellement pour essayer de résoudre cette palpitante question de tactique saline, mais en vain. Et le vilain oiseau promenait toujours à travers le monde sa queue indécente, cependant que les grands penseurs continuaient à écrire de gros livres sur les vertus comparées du gros sel et du sel fin. On crut

un jour, il est vrai, qu'un docteur du parti était sur le point de trancher le terrible problème. Le célèbre docteur Herr annonça en effet qu'il allait bientôt faire paraître, dans une librairie fondée tout exprès, une importante brochure de trois cents lignes sur la « Révolution ». A cette nouvelle, le prolétariat mondial retint son souffle. Nul ne pouvait douter que le célèbre docteur Herr n'eût enfin découvert la solution de la question sociale. Et il l'avait découverte en effet, mais, par malheur, il préféra la garder pour lui. Sa brochure ne vit jamais le jour, car il jugea plus conforme à la méthode critique, et à l'esprit scientifique dont il est plein, d'attendre que la Révolution fût faite pour en parler plus congrument. Et il n'y eut de révolution que dans sa librairie, qui du coup fit faillite.

Là-dessus, la dispute entre Gros-Salés et Petits-Salés reprit de plus belle. C'est alors que survint un homme, à la fois naïf et astucieux, qui dit : « Avant de poser la question du sel, si nous commençons par attraper la queue du vilain oiseau ? »

Ce disant, Jaurès s'approcha du volatile en tapinois, et réussit à lui saisir la queue. Si bien qu'oubliant le sujet de leur séculaire discorde, Gros-Salés et Petits-Salés ne songèrent plus qu'à mettre l'oiseau à la broche. Ils se reconcilièrent le ventre à table, et tout le monde se régala ; car si le vilain oiseau avait le cœur dur, il avait par ailleurs la chair aussi tendre que succulente.

Et l'on s'aperçut au dessert que la Révolution était faite.



Par suite d'un contre-temps, il nous est impossible d'encarter dans cette brochure la neuvième livraison de *Pour la Patrie* ! Nos lecteurs la trouveront dans le prochain numéro, avec la dixième.



Abonnez-vous à l'**Œuvre**

Faites abonner vos amis à l'**Œuvre**.

Vous n'avez pas oublié, chers lecteurs, dans quelles conditions j'ai fondé ce modeste « magazine », *sans le moindre capital*. J'ai plus que jamais besoin de vous pour continuer à soutenir ce paradoxe économique. L'**Œuvre** est votre œuvre ; elle ne vaut que par votre concours, et elle vaudra d'autant mieux que son budget sera moins précaire.

C'est vous avouer, sans fard, qu'en ce moment les souscriptions seraient bien accueillies et nous aideraient à joindre les deux bouts.

Abonnez-vous à **L'Œuvre**, 14, rue d'Uzès, Paris 2^e.

Le Rédacteur-Gérant :

GUSTAVE TÉRY.



CHARLIEU
IMPRIMERIE PAUL CHARPIN

L'ŒUVRE a déjà publié :

**Pour les libertés civiques
du personnel enseignant**

Par Victor Augagneur, maire de Lyon

Oui ou non, sommes-nous des Citoyens ?

Défense de Gustave Téry
devant le Conseil académique de Lyon

Les deux brochures réunies sous la même couverture
et formant un fascicule de 96 pages.

Prix exceptionnel : 60 centimes.

L'Instituteur et le Curé

Le budget des cultes aux instituteurs !

Une brochure de 24 pages. Prix : 15 centimes.

Pour la propagande, cette brochure d'une impression
soignée, sur beau papier, avec une couverture illustrée
par Jossot, est cédée à **10 fr. le cent** (franco, 11 fr. 25).

Pour les petites filles et leurs mamans

Guignol et M. Vautour.

Apologues, devis et moralités, à seule fin d'inspirer à
la jeunesse divers sentiments honnêtes et notamment
d'inculquer aux petites filles le respect de la propriété
bâtie. Une brochure de 60 pages. *Prix : 50 centimes.*

Jean Jaurès

I. L'Universitaire.

La Délation dans l'Armée

Les Jésuites rouges.

Laïcisons la Franc-Maçonnerie.